

*L'approche clinique en éco-psychopathologie.  
Réflexions épistémologiques et positionnement subjectif.*

Jean-Baptiste Desveaux

Psychologue clinicien, psychanalyste, Maître de conférences en psychopathologie et psychologie clinique, membre de l'unité de recherche CLiPsy, Université d'Angers.

[jean-baptiste.desveaux@univ-angers.fr](mailto:jean-baptiste.desveaux@univ-angers.fr)

Je souhaiterais commencer mon intervention en vous faisant cette proposition : cette chose que l'on appelle éco-anxiété n'existe pas. L'éco-anxiété n'existe pas pour différentes raisons et je vous propose que nous puissions aborder quelques-unes d'entre elles afin d'engager le débat de cette journée de colloque consacrée à cette thématique<sup>1</sup>.

En 2019, j'ai écrit un texte sur « la crainte de l'effondrement climatique » (Desveaux, 2020). Cet article, qui n'est pas scientifique à proprement parler, avait pour objectif de présenter et d'interroger certains vécus subjectifs, dont je ne sais s'il s'agit de manifestations cliniques au sens strict du terme, qui m'étaient donnés à entendre par de nombreux patients. Ce texte a reçu bien plus de commentaires et de citations que tout autre, signe sans doute qu'il avait fait mouche, qu'il avait trouvé écho dans la pratique et la pensée de mes contemporains.

Le sujet du bouleversement climatique, tout à fait dans l'air du temps, a en effet suscité dans le champ de la psychologie et les disciplines connexes de nombreux commentaires, parfois des analyses, plus rarement des études. Depuis, de nombreuses publications recourant au terme d'éco-anxiété ont vu le jour. Je vous propose d'en interroger les fondements d'une manière singulière. Plutôt que de présenter une revue de la littérature, je souhaite vous convier à un parcours réflexif concernant ce terme, selon un cheminement qui vise principalement à interroger nos relations avec l'environnement dans ce contexte de bouleversement climatique global.

Tout d'abord, lorsque je propose de considérer que l'éco-anxiété n'existe pas, je souhaite souligner qu'elle n'existe pas en tant que concept, encore moins en tant que concept métapsychologique. En tout cas jusqu'à présent. Pour autant, ce terme rencontrant l'engouement des médias et des publications généralistes doit attirer notre attention. Il me

---

<sup>1</sup> Cet écrit reprend une conférence donnée dans le cadre du « Colloque : Être jeune sur la planète en crise : quel avenir ? », Université d'Angers, le 22 mars 2024. Le style a été en partie conservé afin de maintenir l'adresse faite à l'auditoire qui est invité à cheminer au fil de la présentation.

semble qu'il doit principalement son succès au fait que nombre d'individus se retrouvent dans cette notion, même si nous ne savons pas vraiment quelle définition lui donner.

Actuellement, les termes de « solastalgie » (Albrecht, 2005) et d'« éco-anxiété » sont très souvent évoqués, à tort, comme des synonymes. La solastalgie renvoie à la notion de perte et convoque l'idée d'un vécu dépressif à l'égard d'un monde qui disparaît, ou que nous ne reconnaissons plus. L'écoanxiété, pour sa part, vise à représenter la charge anxieuse générée par la situation climatique en crise et les mutations qu'elle engage. De l'anxiété, de l'angoisse, nous percevons la dimension pathologique, préoccupante au titre de la santé mentale. Pour autant, le terme renvoie aussi à l'idée de *préoccupation, de souci, de sollicitude environnementale*<sup>2</sup>. Ce « souci écologique » me semble alors intéressant à envisager, dégagé de toute dimension psychopathologique, pour dire comment certains individus présentent une *sensibilité à l'égard de l'environnement*. L'environnement n'est pas à entendre au sens écologique ou biologique du terme, mais bien plutôt comme un cadre, un « métacadre » (Kaës, 2015) qui fait partie intégrante de notre fonctionnement psychique. Pour le dire autrement, nous pouvons concevoir une forme *d'écologie psychique du sujet*, à laquelle correspond notre monde interne et externe, ses objets internes, ses processus, ses représentations, mais aussi nos liens à l'autre. L'autre n'est pas seulement un « autre semblable » (Green, 2002), une autre subjectivité, il comprend alors les objets animés et inanimés, humains et autres qu'humains.

### **L'environnement et ses origines**

En métapsychologie, nous avons coutume de centrer notre attention sur le monde intrapsychique. L'école dite des relations d'objets, notamment portée et développée à partir des courants psychanalytiques anglosaxons, et plus spécifiquement chez les indépendants et les post-bionniens, a été la première à considérer l'importance de l'environnement du sujet, dans sa constitution et ses aménagements (Rayner E. 1994). Ces psychanalystes ont été les premiers à considérer que l'on ne pouvait concevoir, analyser et soigner un sujet sans prendre en compte ses relations internes et externes. Cela a conduit à tout un développement, initialement dans la psychanalyse du nourrisson et de l'enfant, concernant l'intersubjectivité,

---

<sup>2</sup> Ces termes renvoient notamment aux concepts de « *concern* » (Winnicott, 1963) et de « *position dépressive* » (Klein, 1934).

puis, désormais, les processus trans-sujectifs et les effets de la transmission inter et trans-générationnelle.

L'environnement, dans le champ psychanalytique, s'est aussi développé comme objet d'attention par ce que Madeleine et Willy Baranger (1961) ont nommé le « champ dynamique ». C'est-à-dire que la situation analytique ne relève pas d'un sujet qui en analyse un autre, mais que les deux (ou plus) membres de la relation analytique constituent une situation spécifique qui génère des processus psychiques singuliers et inédits, du fait même de leur mise en présence, en tension, en relation. Il y a eu, dans ce même ordre de développement, tous les apports relatifs à l'observation des processus groupaux et institutionnels, mais nous ne les développerons pas ici.

### **Rencontrer le Monde : appréhender l'infiniment grand**

Ainsi, l'environnement est conçu soit comme « un autre sujet » (la mère, parfois le père, dans tous les cas, les personnes en situation de parentalité psychique), ou bien, « ce qui entoure le sujet »<sup>3</sup>, ce qui l'environne, c'est-à-dire, ses supports de socialisation primaire et secondaire. Enfin, l'environnement peut être conçu comme un ensemble spécifique, issu d'une mise en relation.

Tout cela est d'autant plus aisément observable que nous pouvons nous le représenter. Mais lorsqu'il s'agit de prendre en compte l'environnement humain et non-humain (Searles, 1960), lorsqu'il s'agit de considérer l'environnement lié à l'objet-monde, nous nous trouvons confrontés à une situation difficilement représentable. Elle l'est, car elle nous confronte aux limites de nos capacités mentales et psychiques. Penser le « Monde » dans son ensemble suppose de nous décentrer de nos propres capacités de perception et d'aperception, pour tenter de rencontrer un objet plus grand que nous. Un objet qui est toujours là, de façon immanente et qui n'est pas seulement « quelque chose qui nous environne », au sens de l'entourage, mais quelque chose dont nous faisons partie et qui fait partie de nous.

En certaines occasions, il nous arrive de rencontrer le monde environnemental dans ce qui peut être conçu comme « la part sauvage du monde » (Maris, 2018), la Nature. Lorsque nous sommes « face » aux éléments, comme il est coutume de dire, face à l'océan ou face aux montagnes par exemple, nous ressentons alors nos propres limitations corporelles, nous

---

<sup>3</sup> Je renvoie à l'expression d'« entourage » proposée par J. Clerget (2023).

semblons ainsi découvrir, percevoir et considérer, l'environnement-monde, qui pourtant, a toujours été là et n'avait jamais cessé d'exister. Dans ces situations, nous avons la sensation de « rencontrer » l'environnement. À l'inverse, lorsque nous sommes par exemple, comme aujourd'hui, dans un colloque scientifique, coupés des éléments, que nous déjeunons des repas tout faits emballés de plastique, nous avons tendance à négliger ou éluder son existence. Pour autant, le monde continue d'exister. Mais le fait est que tout se passe comme si nous ne pouvions pas constamment le considérer véritablement. En tout cas, nous ne pouvons pas maintenir une conscience de relation à l'environnement à un même degré d'intensité de façon constante.

D'autres fois encore, nous faisons un pas plus loin et nous ne sommes non plus « face à », mais « dans » ou « en ». Nous sommes « en mer », « en montagne », c'est-à-dire dans la mer, dans la montagne. Cela convoque une implication corporelle et un engagement personnel bien plus important. Ces expériences nous permettent de saisir les effets des éléments sur notre corps propre et sur notre psyché même. Nous sommes « dans » l'objet, nous faisons partie de lui et il fait partie de nous. Nous devenons l'environnement. Il n'existe plus vraiment ni de dedans ni de dehors. Les limites entre interne et externe se troublent, se dissipent. Évidemment, vous reconnaîtrez ici les propriétés de l'expérience transitionnelle proposée par Winnicott (1971), une expérience qui se situe dans un espace potentiel et nous permet de concevoir la vie créativement.

On pourrait ainsi envisager différents gradients de contact avec le monde, avec les éléments, avec la nature, différents gradients de conscience de son existence, différents *gradients de sensibilité à l'égard du monde*. Contact, conscience et sensibilité sont des processus coalescents pour concevoir notre relation au monde.

Ces expériences confrontent parfois la subjectivité de l'individu à un sentiment de vertige, de vacillement existentiel, le sentiment d'être à la fois bien peu de chose face à l'univers, et en même temps, celui d'approcher cette sensation enivrante d'être étendu jusqu'à l'infini, ressourcé par sa puissance sans limite.

C'est cette ambiguïté troublante qui nous contraint à devoir nécessairement prendre de la distance à l'égard du monde, faute de quoi nous risquons d'être menacés par une sensation d'oppression, d'angoisse, quant au fait de notre finitude et du caractère infime et évanescent de notre passage dans ce monde. Que se passe-t-il lorsque nous regardons les étoiles, la lune ou les nuages ? Nous sommes « dans la lune », « dans les nuages », nous partons ailleurs,

plongeant dans un autre monde, nous délaissions l'espace d'un instant notre condition de mortel.

### **Le temps et son histoire**

Cette même sensation peut émerger lorsque nous entrons en contact de manière profonde avec la temporalité du monde. Le temps et l'histoire (de l'humanité et du Cosmos) nous imposent un vécu subjectif de modestie. Nous savons que nous allons mourir, mais nous ne souhaitons pas y penser « tout le temps ». Dès lors que nous sommes trop en contact avec notre caractère impermanent, nous n'arrivons plus à utiliser le temps, à en jouir, et à vivre dans une suffisante insouciance notre modeste existence. Ce que l'on entend être nommé « dissonance cognitive » (pour traiter des contradictions incohérentes entre ce que nous savons et ce que nous faisons) apparaît finalement comme une modalité pour rendre la vie supportable. Le fait que ces enjeux ne soient que partiellement supportables font que nous ne pouvons les observer et les concevoir que de manière lacunaire. Pour appréhender ces phénomènes complexes au niveau de notre psyché individuelle, il nous faut donc recourir à une partialisation de l'objet, un découpage du monde, l'envisager par petits bouts. Dans le champ des craintes générées par le contexte du dérèglement climatique global, ces petits bouts consistent à : penser à faire le tri, réduire sa consommation, manger moins de viande, etc. Ces conceptions nécessairement réductrices, du fait de l'anthropomorphisme perceptif, nous font aussi confondre météorologie et climatologie, et en fin de compte, elles nous détournent des origines systémiques de ce mal entropique.

Néanmoins, d'un point de vue clinique, cette réduction au tropisme subjectif reste une voie d'accès à la compréhension subjective des phénomènes. Un enfant m'exprimait il y a peu sa surprise de voir un temps si ensoleillé et chaud pour un mois d'hiver. « Bientôt, en Angleterre, il fera le même temps qu'au Chili. Mais au Chili, ce sera presque impossible à vivre... C'est inquiétant... ». Si cela ne dit rien du réel dérèglement climatique, c'est pourtant un indicateur précieux de la manière dont les discours sont reçus, dont le phénomène est saisi par la subjectivité individuelle, toujours infiltrée des formations de l'infantile.

### **Impasses et expériences impensables**

Revenons à nos contacts avec le monde, l'espace et le temps. Tout ce développement est lui-même réducteur car il différencie sujet et objet comme deux entités distinctes. Pour aller un

pas plus loin, il nous faut considérer avec S.-H. Afeissa, que « Le monde n'est pas un objet » (2014), aussi, nous ne sommes jamais vraiment « face » au monde. Une relation plus complexe est à l'œuvre entre le sujet et le monde, que l'on peut clarifier en disant que « la perception du monde n'est pas celle d'une chose posée devant le sujet et transparente pour lui. Elle désigne plutôt la conscience d'un débordement [. . .] qui situe l'individu au-delà de la situation de fait dans laquelle il se trouve » (Foessel, 2012, p. 254). Nous sommes, en tant que sujet, et ce dès nos premiers instants de vie, des « êtres au monde » et non seulement des êtres dans le monde, tel que le conçoit la phénoménologie.

Nous constituons le monde autant qu'il nous constitue. C'est là que s'érige une difficulté pour penser le monde, en dehors de notre propre tropisme subjectif. Pour tenter de dépasser cet écueil, il nous faut reconnaître notre position située, ancrée depuis notre subjectivité individuelle (et déterminée par ses propres logiques), pour tenter de penser le monde et le rapport au vivant à partir des autres subjectivités (une plurisubjectivité), tout autant qu'à partir d'une position asubjective. Tâche vertigineuse et en partie inaccessible.

### **Changement climatique et bouleversements épistémologiques**

Une fois ce contexte dessiné, nous pouvons appréhender les effets de nos modes d'être en lien avec le monde et nos modalités d'être au monde. Ils induisent en effet des affects variés : anxiété, détresse, dépressivité, culpabilité, ruminations mais aussi euphorie, extensivité, ressourcement, évasion, créativité, rêverie, etc.

La tonalité anxieuse induite par l'écoanxiété est donc tout à fait réductrice, car c'est bien à tout une diversité d'affects et d'état mentaux que nous pouvons être confrontés lorsque notre contact et notre sensibilité à l'égard du monde sont les plus intenses.

Le terme d'« éco-sensibilité » pourrait présenter une alternative plus fidèle à cette idée que certaines personnes ne parviennent pas (autant que d'autres) à se distancier de leur relation au monde, comme si elles étaient en fin de compte, trop ancrées, trop en lien, trop conscientes. Elles ne parviennent pas à être fatalistes, à mobiliser du déni, à recourir au désaveu avec la même légèreté que d'autres.

En métapsychologie, nous avons des habitudes, des traditions et des théories. Et parfois nos théories pâtissent de notre attachement aux traditions. Celles-ci tendent à nous faire considérer la valeur, voire la primauté, du passé et de l'histoire sur le présent, celle des

relations à l'environnement primaire sur celles relatives à l'environnement secondaire, la centration sur les processus intrasubjectifs plutôt que ceux inter ou trans-subjectifs, etc.

Pour tenter d'aborder ce contexte inédit de l'anthropocène, il semble nécessaire de chercher à développer des modèles nouveaux, alternatifs, des modèles à même de prendre en compte le futur et non seulement le passé, les liens tertiaires et non seulement ceux primaires ou secondaires, l'intégration des relations d'objets au non-vivant, et au non-humain, et ainsi de suite.

D'autre part, penser suppose de cerner, d'identifier, mais le Monde conçu comme champ, et non seulement comme objet, est imprévisible et sans cesse inachevé (Desveaux, Brunet, 2021).

Ce travail exige aussi de nous départir de certaines traditions, ce qui n'est jamais évident, car penser autrement présente toujours le risque d'une menace sur nos certitudes et nos identités professionnelles. Si je fais ce postulat, c'est à la suite de différentes lectures au sein desquelles on peut observer que ces situations inédites tentent d'être pensées à partir de modèles névrotico-centrés, œdipiens et limités aux situations thérapeutiques traditionnelles. On rencontre alors l'idée d'une terre-mère maltraitée, de conflits œdipiens intergénérationnels, de pulsion de mort et de destruction adressée à l'environnement, etc. Ce type de propositions relevant d'une psychanalyse appliquée présente rapidement de grandes limites et ne permet pas de penser autrement qu'à partir de paradigmes déjà connus. Or, dans ce contexte inédit, il semble plus fécond d'aspirer à penser avec des propositions nouvelles. L'éco-anxiété n'est pas forcément le déplacement d'une angoisse portée à l'égard de l'environnement parental sur celui du biotope. L'écosystème planétaire n'est pas une métaphore des structures familiales. Toutes ces formes relèvent d'une défense usuelle, visant à retrouver du familier pour fuir l'inconnu et l'étrangeté de cette situation inédite, réduisant à des modèles anthropomorphiques des modèles hypercomplexes liés à un système monde global.

Notre travail de psychistes ne nous permet aucune prédiction, il ne nous permet pas de dire ce que le monde de demain sera, ni même de déterminer les formations subjectives futures, qu'elles soient pathologiques ou non. Nous ne pouvons que suivre, observer, relever les faits et les données cliniques. Mais la tâche qui s'annonce devant nous est aussi celle de réussir à observer et analyser certaines manifestations subjectives nouvelles, en les considérant comme telles, et en essayant de ne pas les ranger, de manière rassurante, dans des formes du passé, dans des formes déjà connues et identifiées. Il s'agit là d'une clinique de l'inédit. Si la crise

climatique est susceptible de générer, au niveau individuel, une insécurité ontologique, son abord théorique n'est pas dépris du risque d'une insécurité épistémologique, d'une « angoisse sur la méthode ». Cette crainte d'une catastrophe à venir demande de concevoir des modèles jusqu'alors non existants, non conçus, peut-être non représentables. Telle une marée noire sur nos songes et nos capacités oniriques, ces angoisses qui nous viennent du futur forment une marée noire sur nos capacités de penser.

Dans la continuité des travaux de Joseph Dodds (2011), j'ai ainsi fait la proposition avec un ami et collègue philosophe d'une nécessité d'« écologisation de la pensée clinique » (Brunet et Desveaux, 2021). Joël Clerget (2023) a proposé des apports précieux concernant l'éco-psychanalyse. Cela suppose de développer des modèles théoriques à même de rendre compte de ce défi, des limites de nos modèles antérieurs, et de proposer des hypothèses théoriques complémentaires pour penser le monde actuel et le monde d'après.

Afin de nous départir de l'enlisement dans nos paradigmes théoriques, une proposition peut être celle de considérer des horizons d'attente plutôt que des perspectives déterminées, à penser des champs et des flux plutôt que des dialectiques sujet-objet, à penser l'insaisissable et l'irreprésentable plutôt que le connu et le déterminé.

## **Conclure**

Pour revenir à mon postulat initial, l'éco-anxiété n'existe pas encore en tant que concept métapsychologique, elle n'existe pas en tant qu'entité clinique clairement identifiée, elle n'existe pas car nous ne disposons pas encore de repères suffisamment solides pour la penser. C'est sans doute pour cela que cette notion apparaît majoritairement dans les recherches en santé publique ou en psychologie dite de la santé. Le leurre serait de concevoir l'éco-anxiété comme un diagnostic, une entité nosographique clairement définie, qui servirait d'indicateur psychique face à l'état de dégradation du biotope.

Pour autant, des manifestations cliniques ont émergé et les sujets qui les expriment recourent à cette notion. L'éco-anxiété existe en tant que phénomène, en tant que vécu subjectif, mais nous ne savons quel statut lui donner. Comme l'irreprésentable est source d'angoisse, nous comprenons que ce terme ait rencontré un tel succès. L'éco-anxiété traduit, en ce sens, nos incertitudes et nos manques à nous représenter ce qui reste à venir.

Aussi, en reprenant le titre de ce colloque, « Être jeune dans une planète en crise », j'ai pensé-rêvé cette idée que la jeunesse était aussi porteuse de formes et de voix nouvelles, porteuse

d'audace et d'inédit, de générativité psychique en somme. Les psychistes de demain auront pour défi de proposer de nouveaux modèles. Sous ce regard, l'avenir, qui émerge à l'horizon de notre champ du soin psychique, apparaît plus fécond que mortifère. Il est un avenir source de nouvelles perspectives potentielles, perspectives qui ne pourront voir le jour qu'en appui sur le monde du présent et en inscription sur celui du passé, aussi lourd en soit l'héritage.

### Citer le texte

Desveaux J.-B., 2024. L'approche clinique en éco-psychopathologie. Réflexions épistémologiques et positionnement subjectif. *Colloque : Être jeune sur la planète en crise : quel avenir ?*, Université d'Angers, le 22 mars 2024.

<https://doi.org/10.5281/zenodo.15063515>

### Bibliographie

Afeissa, S.-H. 2014. *La fin du monde et de l'humanité*. PUF.

Albrecht, G. 2005. « Solastalgia: a new concept in health and identity ». *PAN: Philosophy Activism Nature*, 3, 44–59 <https://doi.org/1959.1/545744>.

Baranger M. & W. 1961, « La situation analytique comme champ dynamique », *Revue française de psychanalyse*, vol. 49, n° 6, 1985, p. 1543-1571.

Clerget, J. 2023. *Devenir soi avec d'autres Eco-psychanalyse des interactions sociales*. Érès.

Desveaux J.-B., Brunet R. 2021. « Crise environnementale et défaite de l'objet Monde », *In Analysis*, Vol. 5, Issue 1, 2021, Pages 28-33, <https://doi.org/10.1016/j.inan.2021.03.005>.

Desveaux, J.-B. 2020. « La crainte de l'effondrement climatique. Angoisses écologiques et incidences sur la psyché individuelle ». *Le Coq-héron*, 2020/3 N° 242. pp. 108-115. <https://doi.org/10.3917/cohe.242.0108>.

Dodds, J. 2011. *Psychoanalysis and Ecology at the Edge of Chaos*, Routledge.

Foessel, M. 2012. *Après la fin du monde. Critique de la raison apocalyptique*. Éditions du Seuil.

Green, A. 2002. 1. « L'intrapsychique et l'intersubjectif Pulsions et/ou relations d'objet ». *La pensée clinique*. Odile Jacob, pp. 37-76.

Kaës, R. 2015. « Méthode et méthodologie d'accès à la réalité psychique inconsciente dans les groupes Dispositifs, cadre et métacadre, situation psychanalytique ». *L'extension de la psychanalyse Pour une métapsychologie de troisième type*. Dunod, pp. 161-178.

Klein, M. 1934. « Contribution à l'étude de la psychogénèse des états maniaco-dépressifs », in *Essais de psychanalyse*, Payot, 1982, 311-340.

Maris, V. 2018. *La part sauvage du monde*. Éditions du Seuil.

Rayner, E. 1994. *Le groupe des « Indépendants » et la psychanalyse britannique*. Paris, Puf.

Searles H. 1960. *The Nonhuman Environment in Normal Development and Schizophrenia*, New York, International Universities Press. Trad. Fr (1986). *L'environnement non humain*, Gallimard.

Winnicott, D. W. 1963. « Élaboration de la capacité de sollicitude », *Processus de maturation chez l'enfant* (1963). Paris : Payot, 1970, p. 31-42.

Winnicott, D. W. 1971. *Jeu et Réalité, l'espace potentiel*. Trad. Fr. C. Monod & J.-B. Pontalis. 1975. Paris : Gallimard.

**Résumé :** Cet écrit propose d'interroger la notion d'éco-anxiété selon un cheminement réflexif épistémologique psychanalytique et phénoménologique. À partir des représentations du terme d'éco-anxiété, l'auteur propose d'explorer les relations que nous entretenons à l'environnement, tant humain que non-humain. L'épistémologie psychanalytique permet d'explorer de manière spécifique les liens que nous entretenons au biotope et notre sensibilité à l'égard du monde, révélant les difficultés que tout sujet peut rencontrer pour se représenter l'environnement global. Les mécanismes mis en œuvre de réduction subjective, de partialisation de l'objet, d'anthropomorphisme perceptif sont mobilisés. Les dimensions du contact, de l'espace et du temps, issues de la phénoménologie, permettent d'interroger le rapport sensible du sujet au monde, en proposant le terme d'écosensibilité.

Mots clés : Eco-anxiété, Épistémologie, Angoisse, Psychanalyse, Crise climatique, Sensibilité environnementale.

**Abstract :** This paper explores the idea of eco-anxiety using an epistemological, psychoanalytical and phenomenological reflexive approach. Based on representations of the term eco-anxiety, the author suggests exploring the relationships we have with the environment, both human and non-human. Psychoanalytic epistemology provides a specific approach to exploring our links with biotopes and our sensitivity to the world, revealing the difficulties that any subject may encounter in representing the global environment. The mechanisms of subjective reduction, partialisation of the object and perceptual anthropomorphism are deployed. The dimensions of contact, space and time, derived from phenomenology, make it possible to question the subject's sensitive relationship to the world, proposing the term ecosensitivity.

**Key-words :** Eco-anxiety, Epistemology, Anxiety, Psychoanalysis, Climate crisis, Environmental concerns.